

ANDRÉ, DÉCONTAMINEUR INTÉRIMAIRE À LA HAGUE :

« TROIS JOURS DE FORMATION POUR DEVENIR FEMME DE MENAGE DE L'ATOME »

Ce n'est pas un ingénieur, un technicien qui parle. C'est, au contraire, un ouvrier de base, un O.S. de l'atome qui, en qualité d'intérimaire embauché pour un nombre de mois défini, raconte son expérience telle qu'il l'a vécue au centre de retraitement des combustibles irradiés de La Hague.

Un centre de deux mille personnes, mais dont environ la moitié a pour employeur non pas la Compagnie générale des matières nucléaires (COGEMA, qui s'est substituée au C.E.A.), mais des entreprises extérieures travaillant pour la COGEMA.

Tous ces personnels, loin s'en faut, n'effectuent pas des tâches aussi délicates qu'André. Néanmoins, une centaine de jeunes, faute de travail dans le Nord-Cotentin, se retrouvent décontamineurs du jour au lendemain.

Voici le témoignage d'André, vingt-quatre ans, dont le contrat n'a pas été renouvelé au bout de cinq mois. Il est marié et bientôt père de famille. C'est la première fois qu'un travailleur du nucléaire s'explique aussi ouvertement.

« Il me criait sous son masque : fais comme ça »

O.-F. — Comment devient-on décontamineur au centre de La Hague ?

— Je me suis trouvé sans travail. J'ai répondu à une annonce et après avoir rempli un formulaire, on m'a fait passer une visite médicale très poussée, effectuée par le service médical du centre. La maison qui m'employait était une société intérimaire.

— **Dès le départ, on vous a dit que vous feriez du décontaminage ?**

— Pas exactement. Au début, afin que je prenne mon travail le plus tôt possible, on m'a indiqué que je serai laveur de carreaux.

— **A La Hague ?**

— Oui. Mais en fait, j'ai tout de suite fait de la décontamination. Pour ce travail, j'étais payé 12,55 F de l'heure. Le premier jour, quand je me suis présenté, nous avons été accueillis par le représentant de la société intérimaire qui nous a fait suivre les trois jours de formation.

— **Que vous apprend-on pendant ces trois jours ?**

— On ne nous apprend pas grand-chose. Ou plutôt trop

de choses. Ça va trop vite. On n'a pas le temps de retenir quoi que ce soit. On nous donne des bases de physique nucléaire, par exemple, comment est fait un atome. On nous montre des appareils, leur manipulation, mais on ne nous les fait pas passer dans les mains. On aurait pu prendre deux minutes par gars — nous étions huit — pour se familiariser avec ces engins. On nous montre aussi les tenues que nous allons porter qui diffèrent selon le travail à effectuer.

— **Et au bout de trois jours, avez-vous eu le sentiment de dominer les tâches qu'on allait vous confier ?**

— Ça m'a fait cette impression. Mais j'ai vite réalisé, après, qu'en fait, je ne savais rien. C'est au moins un mois de formation qu'il faudrait. Par exemple, je ne sais toujours pas faire de différence entre un rayon alpha, beta ou gamma. Je me souviens que la première fois que je me suis trouvé dans une enceinte où il y avait de la radioactivité, le gars de la COGEMA qui était à côté de moi, me criait sous son masque : « Fais ci, fais comme ça, vas-y ». J'avais alors une babyligne (1) entre les mains et je ne savais pas m'en servir.

« On frotte avec des petits cotons »

— **En quoi consiste exactement le travail de décontamination ?**

— On travaille revêtu d'une combinaison, avec un masque, dans des endroits contaminés. Le S.P.R. nous dit quelle dose il y a, puis balise la zone. Alors on y va. On frotte alors avec des petits cotons, jusqu'à diminuer la dose de contamination. En fait cela ressemble au travail d'une femme de ménage, car nous utilisons l'ajax, le tampon jex et l'aspirateur. On essaie de laisser l'endroit le plus propre possible, pour que les autres puissent évoluer dans cette zone, sans danger.

— **Pourquoi dites-vous, on essaie ?**

— Parce qu'en fait, on n'arrive jamais à décontaminer complètement. Je me souviens de mon premier grand chantier. C'était dans la zone PU (plutonium), dans les égouts précisément, appelés aussi vide sanitaire. Eh bien, on n'arrivait pas à résorber la contamination. On creusait, creusait avec un marteau piqueur, mais comme il fallait imbiber le sol, ça continuait à couler. Savez-vous ce qu'on a

fait ? On a tout simplement coulé du béton dessus. C'était la seule solution.

— Dans les endroits dangereux, est-ce que nerveusement c'est pénible ?

— Pour mon compte personnel, j'ai trouvé ça éprouvant. Par contre j'ai des camarades, pour qui c'est folklorique. D'autres jouent un peu les kamikases. Ils aiment l'ambiance baroude. « Faut pas se dégonfler, on y va », comme ils disent. D'une façon générale, au début on est inquiet, et puis, c'est comme tout, on s'accclimate. Moi j'ai eu la chance de tomber dans une équipe avec un encadrement COGEMA. Ce qui est un peu sécurisant car ces agents connaissent leur métier. Par contre, j'ai des camarades qui n'avaient pas cet encadrement.

« Une fois l'aiguille de mon dosemètre est restée bloquée au maximum »

— Je suppose que vous êtes muni de dosemètres, pour savoir si vous ne prenez pas trop de radioactivité ?

— Oui, nous en avons deux à la poitrine, un au poignet et exceptionnellement un au doigt. Nous ne devons pas attraper plus de 20 milli rems par jour.

— Il arrive que vous les dépassiez ?

— Bien sûr, c'est vite fait. Parfois, au bout de cinq minutes, vous avez votre compte, si je puis dire. Parfois, on la dépasse.

— Et qu'est-ce qui se passe quand la dose maximale admissible est atteinte ou franchie ?

— Logiquement, on doit nous arrêter, nous renvoyer pendant trois jours ou, quelquefois, ils nous mettent dans des chantiers propres, non contaminés.

— Pourquoi dites-vous logiquement ?

— Parce que cela dépend de l'interprétation de nos chefs. Il y en a qui tiennent le raisonnement suivant : « Bon, c'est 20 millirems par jour, donc 100 millirems par semaine, demain tu feras moins. De toute façon, il faut que tu prennes 5 rems (2) par an, tu as encore de la marge ». On m'a dit aussi que quelqu'un, âgé comme moi de 24 ans, peut encaisser la dose de radioactivité qu'il aurait pu prendre depuis l'âge de 18 ans. 18 ans, c'est en effet l'âge de référence.

— Vous avez déjà été arrêté trois jours ?

— Oui, une fois, l'aiguille de mon dosimètre s'est bloquée au maximum à 200 millirems. Nous étions deux dans ce cas-là. Je n'ai jamais su si mon stylo s'était déréglé, ou si j'avais pris réellement 200 millirems.

Le soir, dans le bus...

— Avez-vous l'impression que ce sont les décontamineurs comme vous qui effectuaient la mission la plus risquée ?

— C'est sûr, c'est nous, avec le S.P.R. (3) qui faisons le boulot le plus dégueulasse. Mais il y a aussi les mécaniciens ou les soudeurs qui font un travail terrible. Faut voir quand ça claque quelque part. C'est terrible pour eux. Un moment, dans un secteur, il y avait une radioactivité de 1 000 rads (4). Avec la haute pression, on a fait baisser l'irradiation, elle était descendue à 50 rads. Mais le temps d'aller manger, elle était revenue à 1 000. Eh bien, les soudeurs ont dû y aller. Le S.P.R. a d'abord fait un mannequin, avec une tête et une main sur lesquels on avait mis des dosimètres, pour les placer à la distance où le soudeur devait opérer. En plus, le soudeur a dû travailler en regardant une glace, car il ne pouvait pas s'approcher davantage.

— Logiquement, on doit nous arrêter, nous renvoyer pendant trois jours ou, quelquefois, ils nous mettent dans des chantiers propres, non contaminés.

— Quand on n'a pas renouvelé votre contrat, avez-vous eu un bilan de santé ?

— On m'a convoqué au médical et on m'a donné un pot à urine, à remplir en 24 h. C'est tout ce que l'on m'a fait faire. J'ai demandé à ce que l'on me donne mon dossier médical, mais on a refusé. Il paraît que je peux en avoir connaissance par mon médecin traitant.

— Durant ces cinq mois de travail, comment vous êtes-vous senti sur le plan physique et psychique ?

C'est son épouse, jusqu'ici silencieuse, qui répond :

— Il était infect. Il avait un sale caractère. Je ne le reconnaissais pas. Il était complètement différent et tout le monde en pâtissait. Il était fatigué, irascible. On ne pouvait pas lui parler. Dès qu'il ouvrait la bouche, c'était pour parler de son travail. Plusieurs fois, il lui est arrivé de se réveiller la nuit, de s'asseoir sur le lit et de dire : « Il faut partir, il y a de la contamination ». Des cauchemars comme ça, il en a fait souvent.

— Vous savez, ajoute André, il faut voir les décontamineurs le soir dans le bus qui nous ramène à Cherbourg. Ils dorment tous, effondrés dans leurs fauteuils.

— Si l'expérience se renouvelait, l'accepteriez-vous ?

— Non. Quand je suis rentré, je ne savais pas ce que c'était. Maintenant que j'y ai travaillé, je ne voudrais pas y retourner. Je n'y retournerai jamais.

Interview de
Michel TOUSSAINT
parue dans Ouest-France,
le 10/10/78.

(1) Appareil, qui a la forme d'une caméra, mesurant le taux de radioactivité.

(2) 1 rem : équivalent du RAD (voir 4) et qui correspond à la dose absorbée par l'organisme.

(3) S.P.R. : société de protection des radiations.

(4) 1 rad. : quantité d'énergie libérée par le rayonnement par gramme de matière irradiée.